

Lettre à nos frères prêtres

N° 83 - Septembre 2019

Lettre trimestrielle de liaison de la Fraternité Saint-Pie X avec le clergé de France

(L'actualité quotidienne de la Fraternité Saint-Pie X : www.laportelatine.org)

REPRENDRE EN MAIN LE CHAPELET

L'occurrence du mois d'octobre, traditionnellement consacré au rosaire en raison de la fête de Notre Dame du Rosaire, le 7 octobre, nous rappelle l'importance de la dévotion du chapelet dans notre vie spirituelle, et spécialement en ces temps difficiles que nous traversons.

De grands saints ont présidé à l'élaboration puis à la diffusion de cette dévotion : citons simplement saint Dominique, le bienheureux Alain de la Roche et le Pape saint Pie V. Cette prière avait notamment pour but de remplacer pour les chrétiens l'assistance à l'office divin, auquel ils pouvaient facilement accéder antérieurement grâce aux très nombreux chapitres canoniaux (ce dont témoigne l'architecture de multiples églises, même de campagne) et monastères, mais dont beaucoup avaient disparu par le malheur des temps.

Cette dévotion du chapelet se présente comme une merveille spirituelle, avec les prières vocales essentielles de la chrétienté (Je crois en Dieu, Notre Père, Je vous salue Marie, Gloire au Père) soutenant l'oraison mentale par la méditation des grands mystères de la vie du Christ ; le tout, simple et possible à réciter en tout lieu, en tout temps et en toute circonstance.

Cette dévotion du rosaire a été encouragée, recommandée, indulgenciée par tous les Papes des cent cinquante dernières années (au moins) : songeons que le Pape Léon XIII a consacré pas moins de douze encycliques à exhorter les chrétiens à réciter le chapelet. Tous les saints des derniers siècles ont usé du rosaire et l'ont recommandé, comme d'ailleurs tous les auteurs spirituels.

Le Code de droit canonique en promeut la récitation (CJC 1917, canon 124 § 2 ; CJC 1983, canon 246 § 3). Dans un autre ordre d'idées, les apparitions célestes qui ont jalonné les deux derniers siècles (Lourdes, Fatima, etc.) ont à de très nombreuses reprises évoqué l'importance de cette dévotion.

C'est dans ce contexte que le peuple chrétien unanime s'est attaché de façon préférentielle à cette dévotion du rosaire, y voyant une source de prière, de sanctification et de bénédiction céleste pour les personnes, les familles et les sociétés. La puissance d'impétration de cette dévotion n'a plus à être démontrée, l'histoire de l'Église comme l'histoire des âmes le démontre éloquemment.

Alors, reprenons en main notre chapelet, soyons fidèles chaque jour à le réciter, soyons-y, si l'on peut dire, « obstinément fidèles », car il nous assurera quotidiennement le minimum vital de prière et d'oraison en toute circonstance.

Et soyons assurés que Notre Dame du Rosaire bénira notre humble fidélité, veillera fidèlement sur nous et nous accompagnera tous les jours de notre vie.

Abbé Benoît de JORNA

Éditorial

p. 1 – **Reprenre en main le chapelet**
par l'abbé Benoît de Jorna

p. 2 – **Les mots du Pape François**

p. 3 – **Quelques réflexions**
de Jean-Marie Guénois

p. 4 – **La situation actuelle**
de l'Église

Entretien avec l'abbé Davide Pagliarani,
Supérieur général de la Fraternité Saint-Pie X

LES MOTS DU PAPE FRANÇOIS

Le 10 septembre 2019, le Pape François a donné une conférence de presse dans l'avion, lors de son retour de Madagascar. Le texte en est paru dans *La Croix* (digitale) du 19 septembre 2019, traduit de l'*Osservatore romano* du 12 septembre 2019. Voici l'extrait le plus intéressant.

Jason Drew Horowitz, du quotidien américain *The New York Times* : « Il y a de fortes critiques de la part de certains évêques et cardinaux, il y a des télévisions catholiques et des sites internet américains très critiques, et certains de vos plus proches alliés ont même parlé d'un complot contre vous, certains de vos alliés dans la curie italienne. Y a-t-il quelque chose que ces critiques ne comprennent pas dans votre pontificat ? Y a-t-il quelque chose que les critiques des États-Unis vous ont appris ? Une autre chose, avez-vous peur d'un schisme dans l'Église américaine ? Et si oui, y a-t-il quelque chose que vous pourriez entreprendre – un dialogue – pour aider, pour l'éviter ? ».

Pape François : Tout d'abord les critiques aident toujours, toujours. Quand quelqu'un reçoit une critique, il doit immédiatement faire une autocritique et dire : est-ce vrai ou n'est-ce pas vrai ? jusqu'à quel point ? Je tire toujours des avantages des critiques, toujours. Parfois elles te mettent en colère, mais les avantages existent. Pendant le voyage d'aller à Maputo est venu... – c'est toi qui m'a donné le livre ? – l'un d'entre vous m'a donné ce livre en français... « L'Église américaine attaque le Pape », non, « Le Pape sous attaque des Américains » [quelqu'un dit : « Comment l'Amérique veut changer de Pape »]... Voilà, c'est ce livre. Vous m'en avez donné une copie. J'avais entendu parler de ce livre, mais je ne l'avais pas lu. Les critiques ne viennent pas seulement des Américains, mais d'un peu partout, même de la Curie. Au moins, ceux qui les disent ont le mérite de l'honnêteté. Cela me plaît. Je n'aime pas quand les critiques sont faites dans le dos, quand on te fait un grand sourire et ensuite qu'on te poignarde dans le dos. Ce n'est pas loyal, ce n'est pas humain. La critique est un élément de construction, et si ta critique n'est pas juste, tu es prêt à recevoir la réponse et à entamer un dialogue, une discussion, pour arriver à quelque chose de positif. C'est la dynamique de la vraie critique. En revanche, la critique des « pilules d'arsenic » dont nous parlions, dans cet article que j'ai donné au père Rueda, c'est un peu comme jeter la pierre et ensuite cacher la main. En revanche, une critique loyale : « Je pense ceci, ceci et cela », et qui est ouverte à la réponse, construit, aide. Dans le cas du Pape : « Cette chose du Pape ne me plaît pas », je lui fais la critique, j'attends la réponse, je vais le voir, je parle, je fais un article et je lui demande de répondre, c'est loyal, c'est aimer l'Église. Faire une critique sans vouloir entendre la réponse et sans entamer de dialogue signifie ne pas aimer l'Église, c'est poursuivre une idée fixe : changer le Pape ou faire un schisme, je ne sais pas. C'est clair : une critique loyale est toujours bien acceptée, tout au moins par moi.

Deuxièmement, le problème du schisme : dans l'Église il y a eu de nombreux schismes. Après Vatican I, le dernier vote, celui de l'infailibilité, un grand groupe est parti, s'est détaché de l'Église et a fondé les Vieux-Catholiques pour être vraiment « honnêtes » avec la tradition de l'Église. Ensuite, ils ont eu un développement différent et, à présent, ils ordonnent les femmes ; mais à ce moment-là ils étaient rigides, ils suivaient une certaine orthodoxie et pensaient que le Concile s'était trompé. Un autre groupe est parti sans voter, sans rien dire, mais ils n'ont pas voulu voter... Vatican II a produit ces choses-là, peut-être que la séparation la plus connue est celle de Lefebvre. Il existe toujours l'option schismatique dans l'Église, toujours. C'est l'une des options que le Seigneur laisse toujours à la liberté humaine. Je n'ai pas peur des schismes, je prie pour qu'il n'y en ait pas, car la santé spirituelle de beaucoup de personnes est en jeu. Qu'il y ait un dialogue, qu'il y ait la correction s'il y a une erreur, mais le chemin du schisme n'est pas chrétien. Pensons au début de l'Église, à la manière dont elle a commencé avec de nombreux schismes, l'un après l'autre, il suffit de lire l'histoire de l'Église : ariens, gnostiques, monophysites...

Il me vient à l'esprit une anecdote que j'ai racontée plusieurs fois. C'est le peuple de Dieu qui a sauvé des schismes. Les schismatiques ont toujours une chose en commun : ils se détachent du peuple, de la foi du peuple de Dieu. Lors du Concile d'Éphèse, quand il y a eu la discussion sur la maternité divine de Marie, le peuple – cela est historique – se trouvait à l'entrée de la cathédrale quand les évêques entraient pour tenir le concile, ils étaient là avec des bâtons, ils faisaient voir les bâtons et criaient : « Mère de Dieu ! Mère de Dieu ! », comme pour dire : si vous ne faites pas cela, ils vous attendent... Le peuple de Dieu arrange toujours les choses et aide. Un schisme est toujours un détachement élitiste provoqué par l'idéologie détachée de la doctrine. C'est une idéologie, peut-être juste, mais qui entre dans la doctrine et la détache et devient « doctrine » pendant un certain temps. C'est pourquoi je prie pour qu'il n'y ait pas de schismes, mais je n'ai pas peur.

Que faire pour aider ?... Ce que je dis à présent : ne pas avoir peur... ; je réponds aux critiques, je fais tout cela. Peut-être que s'il vient à l'esprit de quelqu'un une chose que je dois faire, je la ferai, pour aider... Mais c'est l'un des résultats de Vatican II, pas de ce Pape ou d'un autre Pape... Par exemple, les choses sociales que je dis sont les mêmes que celles dites par Jean-Paul II. Les mêmes. Je le copie. Mais on dit : « Le Pape est trop communiste... ». Des idéologies entrent dans la doctrine, et quand la doctrine glisse dans les idéologies, là se trouve la possibilité d'un schisme. Et il y a aussi l'idéologie behavioriste, c'est-à-dire le primat d'une morale aseptisée sur la morale du peuple de Dieu. Les pasteurs doivent conduire le troupeau entre la grâce et le péché, parce que la morale évangélique est celle-ci. En revanche, la morale d'une idéologie pélagienne, pour ainsi dire, te conduit à la rigidité, et aujourd'hui nous avons de nombreuses écoles de rigidité au sein de l'Église, qui ne sont pas des schismes, mais qui sont des voies chrétiennes pseudo-schismatiques, qui finiront mal. Quand vous voyez des chrétiens, des évêques, des prêtres rigides, derrière cette attitude il y a des problèmes, il n'y a pas la sainteté de l'Évangile. C'est pourquoi nous devons être doux avec les personnes qui sont tentées de provoquer ces attaques, elles traversent un problème, nous devons les accompagner avec douceur. Merci.

QUELQUES RÉFLEXIONS DE JEAN-MARIE GUÉNOIS

Dans le *Figaro* du samedi 21 septembre 2019 (pp. 6-7), le chroniqueur religieux Jean-Marie Guénois propose une double page sous le titre passablement alarmant « Atmosphère de crise au sein de l'Église ». Les titres des diverses parties ne sont pas plus rassurants : « L'Église sous tension à l'approche d'un synode décisif » ; « Des dossiers épineux font surface » ; « Symptôme du malaise ».

Le résumé introductif donne le ton : « D'importants désaccords internes secouent le Vatican. Le mot "schisme" réapparaît ». Ceci fait allusion à une parole du Pape François, dont Jean-Marie Guénois avait rendu compte dans le *Figaro* du 12 septembre précédent sous le titre « Le Pape ne craint pas un schisme dans l'Église » : nous venons de citer les paroles qui ont suscité ce résumé.

Guénois présente « les dossiers épineux qui font surface ». Il en retient trois principaux : « l'ordination d'hommes mariés, au cœur du synode sur l'Amazonie » ; le fait que « l'Église allemande est tentée par le mariage des prêtres » ; le fait que « la réforme de la Curie passe mal ». Guénois note également qu'en six années de pontificat, le Pape François a choisi plus de la moitié des cardinaux qui seront électeurs au prochain conclave. Et ses choix ont majoritairement porté sur « des prélats engagés pour les plus pauvres, amis de l'islam et militants de l'écologie ».

Enfin, le chroniqueur religieux décrit ce qu'il appelle la « reprise en main de l'institut Jean-Paul II », dont il estime qu'elle constitue un « symptôme du malaise ». Cet institut universitaire, intitulé précisément « Institut pontifical théologique Jean-Paul II pour les études sur le mariage et la famille », a été fondé par le Pape polonais en 1982, et dispense à trois cents étudiants une formation dans le domaine éthique et familial, « selon la morale classique de l'Église catholique, notamment inspirée par l'encyclique *Humanae vitae* ». Or cet institut « vient d'être vidé de sa substance dans ses programmes et épuré sans états d'âme par l'exclusion d'une bonne partie du corps professoral qui se montrait le plus fidèle à l'enseignement moral de Jean-Paul II ». ■

LA SITUATION ACTUELLE DE L'ÉGLISE

Le 12 septembre 2019, l'abbé Davide Pagliarani, Supérieur général de la Fraternité Saint-Pie X, a donné un entretien où il s'exprime la vision et la position de la Fraternité Saint-Pie X face à un certain nombre de situations et de projets à l'intérieur de l'Église. Nous publions ici cet entretien.

Monsieur le Supérieur général, des événements importants sont attendus d'ici la fin de l'année, tels que le synode pour l'Amazonie et la réforme de la Curie romaine. Ils auront une répercussion historique sur la vie de l'Église. Selon vous quelle place tiennent-ils dans le pontificat du Pape François ?

L'impression que beaucoup de catholiques éprouvent actuellement est celle d'une Église au bord d'une nouvelle catastrophe. Si nous faisons un retour en arrière, le concile Vatican II lui-même n'a été possible que parce qu'il était le résultat d'une décadence qui affectait l'Église dans les années ayant précédé son ouverture : un barrage a cédé sous la pression d'une force qui était à l'œuvre depuis un certain temps. C'est cela qui permet le succès des grandes révolutions, car les législateurs ne font qu'approuver et sanctionner une situation qui est déjà un état de fait, au moins en partie.

Ainsi, la réforme liturgique n'a été que l'aboutissement d'un développement expérimental qui remontait à l'entre-deux guerres et qui avait déjà largement pénétré une partie du clergé. Plus près de nous, sous ce pontificat, *Amoris lætitia* a été la ratification d'une pratique malheureusement déjà présente dans l'Église, notamment en ce qui concerne la possibilité de communier pour les personnes qui vivent en état de péché public. Aujourd'hui la situation semble être mûre pour d'autres réformes excessivement graves.

Pouvez-vous préciser votre jugement sur l'exhortation apostolique *Amoris lætitia* trois ans après sa publication ?

Amoris lætitia représente, dans l'histoire de l'Église de ces dernières années, ce que Hiroshima ou Nagasaki est à l'histoire moderne du Japon : humainement parlant, les dégâts sont irréparables. C'est à n'en pas douter l'acte le plus révolutionnaire du Pape François et en même temps celui qui a été le plus contesté, même en dehors de la Tradition, car il touche directement la morale conjugale, ce qui a permis à beaucoup de clercs et de fidèles de déceler la présence d'erreurs graves. Ce document catastrophique a été présenté à tort comme l'œuvre d'une personnalité excentrique et provocatrice dans ses propos, – ce que certains veulent voir dans le Pape actuel. Ce n'est pas exact, et il est inadéquat de simplifier ainsi la question.

Vous semblez insinuer que cette conséquence était inéluctable. Pourquoi êtes-vous réticent à définir le Pape actuel comme une personne originale ?

En réalité, *Amoris lætitia* est l'un des résultats qui, tôt ou tard, devait se produire à la suite des prémisses posées par le Concile. Déjà le cardinal Walter Kasper avait avoué et souligné qu'à une nouvelle ecclésiologie, celle du Concile, correspond une nouvelle conception de la famille chrétienne.

En effet, le Concile est d'abord ecclésiologique, c'est-à-dire qu'il propose dans ses documents une nouvelle conception de l'Église. L'Église fondée par Notre-Seigneur ne correspondrait plus à l'Église catholique, tout simplement. Elle est plus large : elle englobe les autres confessions chrétiennes. Du coup, les communautés orthodoxes ou protestantes auraient « l'ecclésialité » en vertu du baptême. En d'autres termes, la grande nouveauté ecclésiologique du Concile est la possibilité d'appartenir à l'Église fondée par Notre-Seigneur selon des modalités et des degrés différents. D'où la notion moderne de communion pleine ou partielle, « à géométrie variable », pourrait-on dire. L'Église est devenue structurellement ouverte et flexible. La nouvelle modalité d'appartenance à l'Église, extrêmement élastique et variable, selon laquelle tous les chrétiens sont unis dans la même Église du Christ, est à l'origine du chaos œcuménique.

Ne pensons pas que ces nouveautés théologiques soient abstraites, elles ont des répercussions sur la vie concrète des fidèles. Toutes les erreurs dogmatiques qui touchent l'Église ont tôt ou tard des effets sur la famille chrétienne, car l'union des époux chrétiens est l'image de l'union entre le Christ et son Église. A une Église œcuménique, flexible et panchrétienne, correspond une notion de la famille où les engagements du mariage n'ont plus la même valeur, où les liens entre époux, entre un homme et une femme, ne sont plus perçus ni définis de la même manière : ils deviennent flexibles eux aussi.

Pourriez-vous préciser davantage ?

Concrètement, de même que l'Église du Christ « panchrétienne » aurait des éléments bons et positifs en dehors de l'unité catholique, de même il y aurait pour les fidèles des éléments bons et positifs aussi en dehors du mariage sacramentel, dans un mariage civil, et également dans une union quelconque. De même qu'il n'y a plus de distinction entre une « vraie » Église et des « fausses » églises – car les églises non catholiques sont bonnes quoique imparfaites –, toutes les unions deviennent bonnes, car il y a toujours quelque chose de bon en elles, ne serait-ce que l'amour.

Cela veut dire que dans un « bon » mariage civil – notamment lorsqu'il est conclu entre personnes croyantes – on peut trouver certains éléments du mariage chrétien sacramentel. Non pas que les deux doivent être mis sur un pied d'égalité ; cependant l'union civile n'est pas mauvaise en soi, mais simplement moins bonne ! Jusqu'ici on parlait d'actions bonnes ou mauvaises, de vie dans la grâce ou dans le péché mortel. Maintenant il ne reste plus que des actions bonnes ou moins bonnes. Des formes de vie épousant totalement l'idéal chrétien et d'autres qui ne lui correspondent que partiellement... Pour résumer, à une Église œcuménique, correspond une famille œcuménique, c'est-à-dire recomposée ou « recomposable », selon les nécessités et les sensibilités.

Avant le concile Vatican II, l'Église enseignait que les confessions chrétiennes non-catholiques étaient hors du giron de la véritable Église, et ne faisaient donc pas partie de l'Église de Jésus-Christ. La doctrine de la Constitution dogmatique sur l'Église, *Lumen gentium* (numéro 8), ouvre une voie pour les reconnaître comme des réalisations partielles de l'Église du Christ. Les conséquences de ces erreurs sont incalculables et encore en plein développement.

Amoris lætitia est le résultat inévitable de la nouvelle ecclésiologie enseignée par *Lumen gentium*, et aussi de la folle ouverture au monde prônée par la Constitution pastorale sur l'Église dans le monde de ce temps, *Gaudium et spes*. Et de fait, avec *Amoris lætitia*, le mariage chrétien ressemble de plus en plus au mariage tel que la modernité le conçoit et le profane.

Ainsi l'enseignement objectivement déroutant du Pape François n'est pas une excroissance étrange, mais bien la conséquence logique des principes posés au Concile. Il en tire des conclusions ultimes... pour le moment.

Cette doctrine nouvelle sur l'Église s'est-elle manifestée par un concept théologique particulier ?

Après le Concile, la notion de Peuple de Dieu a remplacé celle du Corps mystique du Christ. Elle est omniprésente dans le nouveau Code de droit canon publié en 1983. Mais un infléchissement s'est opéré en 1985. Il est apparu que le terme « Peuple de Dieu » devenait encombrant, parce qu'il autorisait des dérives vers la théologie de la libération et le marxisme. Il a été remplacé par une autre notion, également tirée du Concile : l'ecclésiologie de communion, qui permet une appartenance à l'Église extrêmement élastique ; avec elle tous les chrétiens sont unis dans la même Église du Christ, mais plus ou moins, ce qui fait que le dialogue œcuménique est devenu babélique, comme à la rencontre d'Assise en 1986. A l'image du polyèdre qu'affectionne le Pape François : « une figure géométrique qui a de nombreuses facettes différentes. Le polyèdre reflète la confluence de toutes les diversités qui, dans celui-ci, conservent leur originalité. Rien ne se dissout, rien ne se détruit, rien ne domine rien ».

Voyez-vous cette même racine ecclésiologique à l'origine des réformes annoncées dans l'*Instrumentum laboris* du prochain synode sur l'Amazonie, ou dans le projet de réforme de la Curie romaine ?

Tout se ramène, directement ou indirectement, à une fausse notion de l'Église. Encore une fois, le Pape François ne fait que tirer les ultimes conclusions des prémisses posées au Concile. Concrètement, ses réformes présupposent toujours une Église à l'écoute, une Église synodale, une Église attentive à la culture des peuples, à leurs attentes et exigences, surtout aux conditions humaines et naturelles, propres à notre temps et toujours changeantes. La foi, la liturgie, le gouvernement de l'Église, doivent s'adapter à tout cela, et en être le résultat.

L'Église synodale, toujours à l'écoute, constitue la dernière évolution de l'Église collégiale, prônée par Vatican II. Pour donner un exemple concret, selon l'*Instrumentum laboris*, l'Église doit être à même d'assumer et faire siennes des éléments tels que les traditions locales sur le culte des esprits et les médecines traditionnelles amazoniennes, qui font appel à de soi-disant « exorcismes ». Ces traditions indigènes étant enracinées dans un sol qui a une histoire, il en découle que ce « territoire est un lieu théologique, il est une source particulière de la révélation de Dieu ». C'est pourquoi il faut reconnaître la richesse de ces cultures autochtones, car « l'ouverture non sincère à l'autre, de même qu'une attitude corporatiste, qui ne réserve le salut qu'à sa propre foi, détruit cette même foi ». On a l'impression qu'au lieu de lutter contre le paganisme, la hiérarchie actuelle veut en assumer et incorporer les valeurs. Et les artisans du prochain synode se réfèrent à ces « signes des temps », chers à Jean XXIII, qu'il faut scruter comme des signes du Saint-Esprit.

Et plus spécifiquement, quant à la Curie ?

De son côté, le projet de réforme de la Curie prône une Église qui ressemble beaucoup plus à une entreprise humaine qu'à une société divine, hiérarchique, dépositaire de la Révélation surnaturelle, disposant du charisme infaillible de garder et d'enseigner à l'humanité la Vérité éternelle jusqu'à la fin des temps. Il s'agit, comme le dit expressément le texte du projet, d'opérer « la mise à jour (*aggiornamento*) de la Curie », « sur la base de l'ecclésiologie de Vatican II ». Dès lors on n'est guère surpris de lire sous la plume des cardinaux chargés de cette réforme : « La Curie agit comme une sorte de plateforme et un forum de communication par rapport aux Églises particulières et aux Conférences des évêques qui ont besoin de telles expériences. La Curie recueille les expériences de l'Église universelle et, à partir de ces dernières, elle encourage les Églises particulières et les Conférences des évêques... Cette vie de communion donnée à l'Église a le visage de la synodalité... Peuple des fidèles, Collège épiscopal, Évêque de Rome sont à l'écoute les uns des autres, et ils sont tous à l'écoute du Saint-Esprit... Cette réforme est établie dans l'esprit d'une "saine décentralisation"... L'Église synodale consiste à ce que "le Peuple de Dieu chemine ensemble"... Ce service de la Curie à la mission des évêques et à la *communio* ne se fonde pas sur une attitude de vigilance ou de contrôle, ni même de prise de décisions en tant qu'autorité supérieure... »

Plateforme, forum, synodalité, décentralisation..., tout cela ne fait que confirmer la racine ecclésiologique de toutes les erreurs modernes. Dans ce magma informe, il n'y a plus d'autorité supérieure. C'est la dissolution de l'Église telle que Notre-Seigneur l'a établie. En fondant son Église, le Christ n'a pas ouvert un forum de communication, ni une plateforme d'échanges ; il a confié à Pierre et à ses Apôtres la charge de paître son troupeau, d'être des colonnes de vérité et de sainteté pour conduire les âmes au Ciel.

Comment caractériser cette erreur ecclésiologique par rapport à la constitution divine de l'Église fondée par Jésus-Christ ?

La question est vaste, mais Mgr Lefebvre nous fournit un élément de réponse. Il disait que la structure de la nouvelle messe correspondait à une Église démocratique, et non plus hiérarchique et monarchique. L'Église synodale telle que la rêve François est vraiment de type démocratique. Il a lui-même donné l'image qu'il en avait : celle d'une pyramide renversée. Pouvait-on plus clairement manifester ce qu'il entend par la synodalité ? C'est une Église qui marche sur la tête. Mais insistons, il ne fait que développer les germes déjà présents dans le Concile.

Ne pensez-vous pas forcer votre lecture de la réalité actuelle, en voulant tout ramener aux principes du concile Vatican II, tenu il y a plus de cinquante ans ?

C'est l'un des plus proches collaborateurs de François qui nous donne la réponse. Il s'agit du cardinal Maradiaga, archevêque de Tegucigalpa et coordinateur du C6. Voici ce qu'il dit : « Après le concile Vatican II, les méthodes et le contenu de l'évangélisation ainsi que l'éducation chrétienne changent. La liturgie change. (...) La perspective missionnaire change : le missionnaire doit établir un dialogue évangélisateur (...). L'action sociale change, ce n'est plus seulement la charité et le développement de services, mais aussi le combat pour la justice, les droits humains et la libération... Tout change dans l'Église suivant le modèle pastoral renouvelé. » Et il ajoute, pour montrer dans quel esprit ces transformations sont accomplies : « Le Pape veut amener la rénovation de l'Église à un point où elle deviendra irréversible. Le vent qui pousse les voiles de l'Église vers la haute mer de sa rénovation profonde et totale est la miséricorde ».

L'on ne peut cependant pas nier que de nombreuses voix se sont élevées contre ces réformes et l'on peut raisonnablement présumer que cela va continuer dans les prochains mois. Comment jugez-vous ces réactions ?

L'on ne peut que se réjouir de telles réactions et d'une prise de conscience progressive de la part de beaucoup de fidèles et de quelques prélats, que l'Église s'approche d'une nouvelle catastrophe. Ces réactions ont l'avantage et le mérite de montrer que la voix qui prône ces erreurs ne peut pas être celle du Christ, ni celle du Magistère de l'Église. Cela est extrêmement important et, malgré le contexte tragique, encourageant. La Fraternité a le devoir d'être très attentive à ces réactions, et en même temps d'essayer de leur éviter de se fourvoyer et de n'aboutir à rien.

Que voulez-vous dire par là ?

Tout d'abord, il faut noter que ces réactions se heurtent systématiquement à un « mur de gomme » et il faut avoir le courage de se demander pourquoi. Pour donner un exemple, quatre cardinaux avaient exprimé leurs *dubia* au sujet d'*Amoris lætitia*. Cette réaction avait été remarquée par plusieurs et saluée comme le commencement d'une réaction qui allait produire des résultats durables. En réalité, le silence du Vatican a laissé cette critique sans réponse. Entre-temps, deux de ces cardinaux sont morts et le Pape François est passé aux autres projets de réforme dont nous venons de parler, – ce qui fait que l'attention se déplace sur des sujets nouveaux, en laissant, par la force des choses, la bataille sur *Amoris lætitia* en plan, oubliée, et le contenu de cette exhortation semble de facto acquis.

Pour comprendre ce silence du Pape, il ne faut pas oublier que l'Église issue du Concile est pluraliste. C'est une Église qui ne se fonde plus sur une Vérité éternelle et révélée, enseignée d'en haut, par l'autorité. Nous avons devant nous une Église qui est à l'écoute et donc nécessairement à l'écoute de voix qui peuvent diverger entre elles. Pour faire une comparaison, dans un régime démocratique, il y a toujours une place, au moins apparente, pour les oppositions. Celles-ci font en quelque sorte partie du système car elles montrent que l'on peut discuter, avoir une opinion différente, qu'il y a de la place pour tout le monde. Cela, bien évidemment, peut favoriser le dialogue démocratique, mais non le rétablissement d'une Vérité absolue et universelle, et d'une loi morale éternelle. Ainsi l'erreur peut être enseignée librement, à côté d'une opposition réelle mais structurellement inefficace et incapable de remettre les vérités à leur place. C'est donc du système pluraliste lui-même qu'il faut sortir, et ce système a une cause, le concile Vatican II.

D'après vous, que devraient faire ces prélats ou ces fidèles qui ont à cœur l'avenir de l'Église ?

Tout d'abord, il faudrait qu'ils aient la lucidité et le courage de reconnaître qu'il y a une continuité entre les enseignements du Concile, des Papes de l'époque post-conciliaire et le pontificat actuel. Citer le magistère de « saint » Jean-Paul II par exemple pour s'opposer aux nouveautés du Pape François est un très mauvais remède, d'emblée voué à l'échec. Un bon médecin ne saurait se contenter de quelques points de suture pour fermer une blessure, sans d'abord évacuer l'infection qui se trouve à l'intérieur de la plaie. Loin de nous de mépriser ces efforts, mais en même temps, c'est une question de charité d'indiquer où réside la racine des problèmes.

Pour donner un exemple concret de cette contradiction, il suffit de citer un nom entre tous, celui du cardinal Müller. Il est indéniablement le plus virulent aujourd'hui contre *Amoris lætitia*, l'*Instrumentum laboris*, le projet de réforme de la Curie. Il utilise des expressions très fortes, jusqu'à parler de « rupture avec la Tradition ». Et pourtant, ce cardinal qui trouve à présent la force de dénoncer publiquement ces erreurs est le même qui a voulu imposer à la Fraternité Saint-Pie X – en continuité avec ses prédécesseurs et ses successeurs à la Congrégation pour la Doctrine de la foi – l'acceptation de tout le Concile et du magistère post-conciliaire. Indépendamment de la Fraternité et de ses positions, cette critique qui ne s'attache qu'aux symptômes sans remonter à leur cause, représente un illogisme des plus dommageables et des plus déroutants.

On objecte souvent que la Fraternité ne sait que critiquer. Que propose-elle positivement ?

La Fraternité ne critique pas de façon systématique ou a priori. Elle n'est pas une « râleuse » professionnelle. Elle a une liberté de ton qui lui permet de parler ouvertement, sans craindre de perdre des avantages qu'elle n'a pas... Cette liberté est indispensable dans les circonstances actuelles.

La Fraternité a surtout l'amour de l'Église et des âmes. La crise présente n'est pas que doctrinale : les séminaires ferment, les églises se vident, la pratique sacramentelle chute de façon vertigineuse. Nous ne pouvons rester spectateurs, les bras croisés, et nous dire : « Tout cela prouve que la Tradition a raison ». La Tradition a le devoir de venir en aide aux âmes, avec les moyens que lui donne la sainte Providence. Nous ne sommes pas mus par une fierté orgueilleuse, mais poussés par la charité de vouloir « transmettre ce que nous avons reçu » (1 Co 15, 3). C'est ce que nous tâchons humblement de faire par notre travail apostolique quotidien. Mais celui-ci est inséparable de la dénonciation des maux dont souffre l'Église, pour protéger le troupeau abandonné et dispersé (...).

Qu'est-ce que la Fraternité espère des prélats et des fidèles qui commencent à voir clair, afin de donner une suite positive et efficace à leurs prises de position ?

Il faut avoir le courage de reconnaître que même une bonne prise de position doctrinale ne suffira pas, si elle n'est pas accompagnée d'une vie pastorale, spirituelle et liturgique cohérente avec les principes que l'on veut défendre, car le Concile a inauguré une nouvelle manière de concevoir la vie chrétienne, cohérente avec une nouvelle doctrine.

Si la doctrine est réaffirmée dans tous ses droits, il faut passer à une vie catholique réelle et conforme à ce que l'on professe. Sans quoi telle ou telle déclaration ne restera qu'un événement médiatique, d'une durée limitée à quelques mois, voire quelques semaines... Concrètement, il faut passer à la Messe tridentine et à tout ce que cela signifie ; il faut passer à la Messe catholique et en tirer toutes les conséquences ; il faut passer à la Messe non œcuménique, à la Messe de toujours et laisser cette Messe régénérer la vie des fidèles, des communautés, des séminaires, et surtout la laisser transformer les prêtres. Il ne s'agit pas de rétablir la Messe tridentine parce qu'elle est la meilleure option théorique : il s'agit de la rétablir, de la vivre et de la défendre jusqu'au martyre, parce qu'il n'y a que la Croix de Notre-Seigneur qui puisse sortir l'Église de la situation catastrophique dans laquelle elle se trouve. ■

Lettre à nos frères prêtres

Bulletin d'abonnement et de parrainage

Prix au numéro : 3 € ; Abonnement annuel (quatre numéros) : 10 € – pour les prêtres : 5 €

Prénom : Nom :
 Adresse :
 Code Postal : Ville :

- Je m'abonne à la lettre ; je verse donc la somme de 10 €
 Je parraine prêtre(s) pour l'abonnement annuel ; je verse donc en sus la somme de €

Chèque à l'ordre de « Lettre à nos frères prêtres », et courrier à « LNFP – 11 rue Cluseret, 92280 Suresnes Cedex ».

Nous contacter par courriel : lettreafrespretres@gmail.com

Consulter les anciens numéros : <http://laportelatine.org/publications/bulletin/lettreafrespretres/lettres.php>